

Une philosophie des interstices. Whitehead et la question du vivant par Didier Debaïse

Nous voudrions ici tenter de donner sens à ce que pourrait être une approche spéculative de la vie, et de ce qui en ferait son actualité. Notre hypothèse est que cette mise en relation entre vie et spéculation trouve notamment son origine dans une proposition énoncée par Whitehead dans *Procès et Réalité* : « La vie se tapit dans les interstices de chaque cellule vivante ». Cette proposition fut rarement relevée par les lecteurs de Whitehead qui l'ont le plus souvent soit ignorée soit assimilée à une métaphore dont l'expression technique et conceptuelle se trouverait ailleurs, dans les parties plus construites et systématiques de *Procès et Réalité*. Elle était sans doute trop allusive. Comment pouvait-il en être autrement puisque le terme « interstice » n'apparaît qu'à de très rares occasions ? N'aurait-il pas été absurde de s'arrêter sur un concept que Whitehead semblait aussitôt abandonner ?

Nous voudrions ici, au contraire, tenter de prendre l'énoncé de Whitehead comme le point central de l'approche spéculative du vivant. Loin d'être limitée à une annexe ou à une métaphore, l'idée que « la vie rôde dans les interstices de chaque cellule vivante » deviendrait alors, contre toute attente, le point de départ d'une nouvelle cohérence à construire. Elle marquerait la jonction entre d'autres concepts tels que « sociétés vivantes », « milieu » et « innovation » qui en seraient autant de composantes. Elle serait par là même au centre d'une véritable pensée du vivant qui se démarquerait des philosophies de la vie.

Interstices et sociétés

Littéralement, un interstice peut être compris en deux sens distincts, spatial et temporel. Dans son premier sens, il désigne des espaces vides, intermédiaires, ou des fissures à l'intérieur d'un corps, toutes ces zones intercalées qui contrastent avec les parties apparemment pleines des corps. Whitehead reprend cette idée spatiale de l'interstice dans sa définition de la vie : « La conclusion à tirer de cette argumentation est que la vie caractérise un "espace vide" et non un "espace occupé" par quelque société corpusculaire que se soit ». Cette conséquence que Whitehead tire du caractère interstitiel de la vie marque, sous l'apparence d'une simple précision, une profonde rupture par rapport aux philosophies antérieures. Elle signifie que la vie ne peut être identifiée à un « espace occupé », ce qui la rapprocherait des notions de chose ou de corps, physique ou vivant, mais elle est le non occupé intercalé entre des corps ou des parties de corps (quelles que soient les dimensions de celles-ci). Sont directement exclues toutes les approches qui traiteraient de la vie comme d'une réalité en soi (vitalisme), une forme d'existence ou un domaine qui aurait des caractéristiques propres qui le distingueraient par exemple du « physique ». La vie n'a aucune positivité, aucune réalité en tant que telle. La seule caractéristique que lui attribue Whitehead est qu'elle désigne « l'innovation, non la tradition », et cette caractéristique n'en est pas véritablement une puisqu'elle n'est qu'une fonction : produire de l'innovation. Elle présuppose l'existence de ces « espaces occupés » et n'a de positivité que dans l'effet qu'elle peut avoir sur ceux-ci.

Ensuite, l'interstice a une connotation temporelle. Il ne s'agit plus de l'espace intercalé entre deux zones pleines mais de l'intervalle entre deux moments. Whitehead n'a donné explicitement à cette connotation temporelle de la notion d'interstice aucune explication et on en chercherait en vain une clarification dans son

œuvre. Nous pouvons cependant tenter de lui donner sens en reprenant un passage de W. James que Whitehead commente dans Procès et Réalité. En effet, dans les *Principles of Psychology*, W. James développe une conception de l'influence des événements à partir d'un rapport de continuité et de contrastes que Whitehead reprend pour son compte dans sa conception du temps. James la construit à partir d'un exemple : le silence après le tonnerre.

« Dans la conscience du tonnerre se glisse et se prolonge la conscience du silence qui lui précède ; car ce que nous entendons lorsque retentit le tonnerre n'est pas le tonnerre pur, mais le tonnerre-qui-brise-le-silence-et-contraste-avec-lui. »

Qu'est-ce que Whitehead retient de cet exemple de James ? Le tonnerre est un événement qui dans la conscience en suit un autre ; mais c'est un événement « contrasté » qui présuppose et intègre dans sa propre existence le silence antérieur. Et s'il surgit dans la continuité d'une série de coups de tonnerre, la possibilité de le discerner, de le désigner comme ce coup de tonnerre, faisant rupture dans une continuité qui sans cela deviendrait indiscernable, est relative au silence qui les sépare. Mais on peut tout aussi bien inverser les choses et dire que c'est le silence qui contraste avec le coup de tonnerre, et qu'un silence se distingue d'un autre parce que dans l'intervalle qui les sépare a retenti un coup de tonnerre. C'est qu'il n'y a pas de réalité en soi qui pourrait être désignée comme « vide » ou comme « intervalle ». Tout est une question d'économie des perspectives : la série des coups de tonnerre est scandée par les silences, et réciproquement, la série des silences – qui est tout aussi bien remplie d'une multiplicité d'événements bruyants – est délimitée par les coups de tonnerre. C'est toute une vision des rythmes qui est en jeu ici avec cette notion d'« intervalle » : rythme du vivant, rythme du procès créateur, rythme des événements.